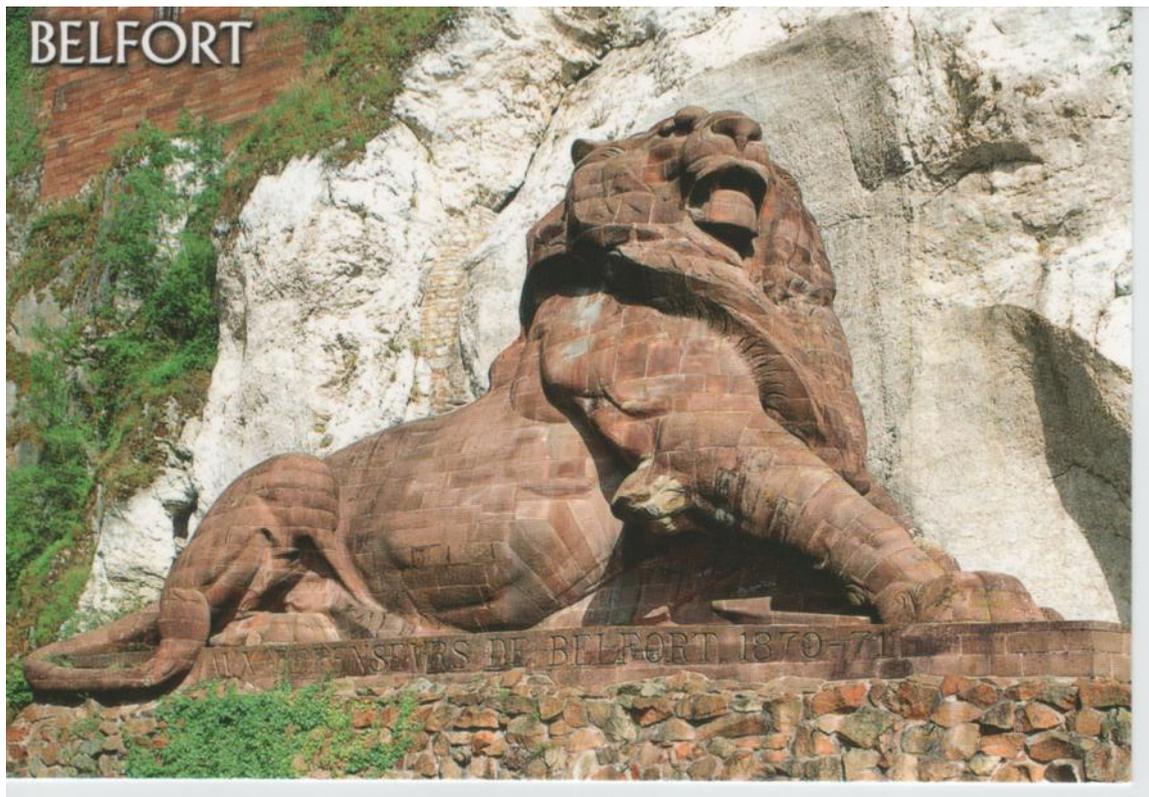


Le parcours de Raymonde Feuerstein



Septembre 1943



Œuvre du sculpteur BARTHOLDI (achevée en 1879). Elle symbolise la résistance de la garnison française aux ordres du Colonel Denfert-Rochereau lors du Siège de la ville (novembre 1870-février 1871), ce qui lui valut de rester française après cette guerre.

« A notre camarade et amie Raymonde en souvenir de ses amis de la section de l'U.N.C. d'Andrésey »

En écoutant **Raymonde**, on l'imagine, jeune lycéenne, pédalant sur son vélo pour déposer petits paquets ou messages destinés à la Résistance !

Avec ses armes, elle a fait partie de ces bataillons de Français qui ont fait face et refusé l'impensable.

Entre Lycée et Résistance : octobre 1942 - décembre 1944

Raymonde Feuerstein est née à Montreux-Château le 21 octobre 1926.

Son parcours



Alors que Raymonde est lycéenne en seconde à Belfort elle est contactée par la résistance locale.

Pendant deux ans elle fera partie des Francs Tireurs et Partisans français.

Début 1944, elle est agent de liaison de Louis Dolly évadé de la prison de Chateaubriant.

Libérée une première fois à Besançon, elle obtient l'aide de l'état-major du général de Lattre de Tassigny pour rejoindre Belfort par la Suisse, en échange de renseignements qu'elle communique à la D.G.E.R.

Elle est définitivement libérée fin 1944. Elle se verra remettre la Croix du combattant et la Croix de la Résistance.

« Se souvenir du passé c'est comprendre le présent pour construire l'Avenir »

7ème REGION MILITAIRE

ETAT - MAJOR

BUREAU F.C.I.

Exécution des prescriptions de la Circulaire Ministérielle N° 10 EMGC/FII du 8.2.45 et de la feuille de renseignements N° 11529 EMA/ du 10 Aout 1945 insérée au B.O.

ATTESTATION D'APPARTENANCE AUX
FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR

Le Général Commandant la 7ème Région Militaire certifie que . . FEUERSTEIN . . Raymond . . né le . 21/10/1926 . . à . Montreuil Chateau (J de Belfort) a effectivement servi dans les Forces Françaises de l'Intérieur du . 21/7/1943 . au . 30/9/1944 . . inclue date de . son incorporation dans une unité régulière

L'intéressé a droit au titre de combattant F.F.I. dans les conditions fixées par le décret du 20 Septembre 1944 (J.O. du 23 Septembre 1944-page 831).

DIJON, le = 7 JANV 1947

Le Général de Division d' ANSEL ;
Commandant la 7ème Région Militaire



J'ai choisi de parler d'abord du " Pourquoi " et du " Comment " de mon engagement au sein de la Résistance - climat familial et circonstances plutôt insolites - avant d'aborder ma participation à la lutte contre "l'occupant" lors de cette guerre qui a noyé ma jeunesse.

Je n'ai jamais eu, en ma possession, des refères écrits de cette période, pour la bonne raison que, par souci de sécurité, les notes nous étaient strictement interdites, mais je peux décrire l'ambiance détestable de ces tristes années et relater, dans ces quelques pages, des événements inoubliables, scabreux, parfois aussi, tragiques, ainsi que des anecdotes devenues, avec le recul, disons plutôt savoureuses !

- Décembre 2010 -



L'arrondissement du Haut-Rhin, resté français en 1871, à la fin de la guerre contre les Prussiens, a reçu, en 1922, le statut de :

Territoire de Belfort

Dès la fin de la guerre de 1870 et l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, mes grands-parents paternels avaient fait le choix de quitter Ferrette et de s'installer à Montreux-Château, dans le village limitrophe du Sundgau, à quelques kilomètres de la frontière Suisse, en sécurité dans ce département du Territoire de Belfort qui avait si bien résisté à l'envahisseur.

Ce petit bourg de la trouée de Belfort, au climat très dur, très froid l'hiver, très chaud l'été, s'étirait tout au long de la route ; seules quelques vieilles fermes en torchis faisaient tache au milieu de petites maisons sans véritable architecture. Mes grands-parents, que je n'ai pas eu la chance de connaître, y avaient construit une petite bâtisse qu'ils ont occupée jusqu'à leur mort.

De mon grand-père, douanier, blond aux yeux bleus, couleur et regard d'acier dont mon père a hérité, je n'ai gardé que l'image que l'on a bien voulu m'en faire : un homme extrêmement grand, à l'allure très viking. Aucune photo de cet homme du Nord que j'aurais tant désiré connaître et apprécier, et une seule, jaunie par le temps, de sa femme, petite, menue et paraît-il très effacée.

Je suis allée, plus tard, plusieurs fois à Ferrette, le berceau de la famille pour y retrouver des traces de leur passage.

Mais le temps efface tant de choses. Là, il avait fait son œuvre et je n'ai pas eu le loisir de trouver des descendants de l'époque mouvementée où tant de familles se sont dispersées et perdues de vue. Mais cette région a une âme, les ruines de son vieux château ont quelque chose de mystérieux. Le pays est hospitalier, fleuri, agréable à découvrir.

Mon père racontait souvent qu'à la guerre de 14-18, dite la Grande Guerre, enrôlé dans l'infanterie, il s'était trouvé, lors de combats au corps à corps, face-à-face avec un cousin germain sous uniforme allemand. Ses parents n'avaient pas eu la possibilité de quitter l'Alsace comme mes grands-parents. Déjà en joue, prêts à tirer, ils s'étaient reconnus in extremis, avaient jeté « armes et bagages » et s'étaient étreints. Situation scabreuse qui aurait pu être fatale à tous les deux.

Image insolite qui illustre bien le désarroi inextricable des Alsaciens, ballotés, repris, lâchés et finalement torturés moralement, déchirés, recherchant une stabilité. C'est bien là l'illustration que l'histoire à des hoquets, des hauts et des bas et tout le monde sait qu'il lui arrive souvent de bégayer.

Toutes ces années qui ont précédé la deuxième guerre mondiale, et jusqu'à la déclaration des hostilités en 1939, je les ai passées dans le giron de mes parents, accrochée à leurs discussions sur l'actualité et sur ce qui se tramait autour de nous. En 36, on s'était beaucoup réjoui des congés payés et des quarante heures de travail hebdomadaire, mais dans la famille on restait très inquiets. Je pressentais que quelque chose de grave était en train de se dessiner. Je voulais tout savoir, j'étais très curieuse. Cette tension que je percevais m'intéressait plus que les jeux des enfants de mon âge. Je lisais des articles dans les journaux auxquels mes parents étaient abonnés, informations tronquées, pas toujours exactes (ça n'a pas beaucoup changé). Je posais beaucoup de questions, je me perdais dans le foisonnement de mes pensées. Je ne comprenais pas grand-chose, mais j'avais le sentiment que le monde allait basculer et que nous devions nous préparer à de grands chambardements.

Mon enfance a baigné dans cette ambiance trouble, dans ce brouillard de l'Histoire.

L'heure des informations était sacrée, même si la censure existait pour ne pas affoler l'opinion. Mon père s'asseyait, l'oreille collée à son poste de TSF et exigeait le plus grand silence. L'atmosphère devenait soudain « religieuse ».

La drôle de guerre battait son plein en Europe, ou plutôt son vide. Depuis quelques années on était plus ou moins informés du triomphe du nazisme en Allemagne par l'arrivée au pouvoir d'un despote nommé Hitler. Il faisait peur et c'était peu dire. Rhénanie – Sudètes – Tchécoslovaquie – Bohème – « Anschluss » - Pologne. Des noms étranges se bouscuaient dans ma tête d'enfant et restaient bien confus dans l'esprit de bien des Français d'alors.

Ce n'est qu'à la fin de cette horrible guerre que l'on a pu connaître, avec plus de précisions, ce qui s'était passé, à notre porte, de l'autre côté du Rhin.

Au cours des décennies ultérieures, avide de connaissances sur toute cette époque douloureuse, j'ai lu tout ce qui me tombait sous la main et aujourd'hui, justement parce que la stabilité du monde semble précaire, je veux évoquer la personnalité diabolique, d'Hitler, chancelier du 3^e Reich, pour montrer comment une dictature a su s'installer et fonctionner dans un secret relatif.

Se souvenir de la montée du nazisme dans l'Allemagne de l'entre-deux guerres, c'est revivre la rencontre d'un homme doué d'un talent oratoire hors du commun et d'une stupéfiante aptitude à peser les situations, avec un peuple docile, déçu de sa jeune démocratie, fort de sa supériorité raciale, traumatisé par la cuisante défaite de 1918.

Le parti nazi est né des déceptions, des angoisses et de la panique de la bourgeoisie allemande qui, pour sauver ses privilèges, s'est alliée à Hitler comme Faust avec le diable. Hitler, dont la grande force fut sa maîtrise incomparable de la politique et de la manipulation des masses.

La société allemande fut rapidement endoctrinée et hiérarchisée au plus haut point jusqu'à l'esclavage du plus grand nombre. Les opposants furent réduits au silence et à l'impuissance ou éliminés physiquement.

Se souvenir de cette sanglante période de l'histoire de l'humanité, à un moment où la crise économique et sociale, les déséquilibres du monde, le regain de l'antisémitisme et du racisme, redonnent l'espoir à certains extrémistes de tous bords, c'est lancer un SOS à la vigilance de chacun, à une prise de conscience individuelle et collective, à une mobilisation de tous pour défendre la paix dans le monde.

En juin 40, la guerre déclarée en Septembre 39 se terminait par une débâcle et l'exode d'une population effrayée par la progression des Allemands.

Malgré les restrictions, mon père essayait de faire vivre son commerce et ma mère poursuivait sa carrière d'institutrice. Le gouvernement de la France s'était installé à Vichy et promulguait déjà, à tout va, ses lois sordides.

Le Maréchal Pétain, dès son arrivée au pouvoir, entra en Chef Suprême dans les écoles de la République. Pour garder son gagne-pain, maman a dû se soumettre aux exigences de ce gouvernement « bâtard » et produire une déclaration exigée par le Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse, dont je livre le contenu, mot pour mot :

« Je soussignée, déclare sous la loi du serment, n'avoir jamais appartenu, à quelque titre que ce soit, à l'une des sociétés suivantes :

Grand Orient de France, Grande Loge de France, Grande Loge Nationale Indépendante, Ordre Mixte International du Droit Humain, Société Théosophique, Grand Prieuré des Gaules, à l'une quelconque des filiales des dites sociétés, ou à toute autre société visée par la loi du 13 Août 1940, et m'engage sur l'honneur à ne jamais en faire partie, au cas où elles viendraient à se reconstituer, directement ou non »

J'ai retrouvé l'exemplaire que ma mère devait conserver pour le produire le cas échéant.

Mes grands parents maternels vieillissaient. Ils vivaient mal cette troisième guerre de leur existence. Leur fils laissa sa vie dans le conflit qui délivra la Syrie de la domination ottomane. Ils ne s'en sont jamais remis et ma mère et ses sœurs ont grandi dans la mémoire de ce frère, dans l'adoration de ce jeune homme abattu au Moyen-Orient, l'année de ses 20 ans. Mes grands-parents se sont éteints l'un après l'autre. Mon grand-père en premier, parti sans faire de bruit, emportant avec lui la somme de ses connaissances. Une précieuse bibliothèque nous avait quittés, emportant entre ses pages une sagesse à nulle autre pareille. Je l'admirais ce grand-père merveilleux, ancien directeur d'école, sa carrière à cheval sur le XIX^e et le XX^e siècle, secrétaire dévoué de sa mairie, homme de qualité que je respectais et aimais profondément, pour son calme, son intelligence, sa patience et son amour de la nature. Ma grand-mère l'a suivi l'année d'après. Je n'étais pas présente au moment de leurs décès. J'ai été bouleversée par ces deux disparitions successives. Ma peine, je ne l'ai jamais exprimée, j'ai avalé mes pleurs, mais un grand vide s'était installé dans mon cœur et si je m'en souviens bien, c'est à partir de ce moment-là que datent mes premières interrogations sur la fragilité de la condition humaine.

Depuis Juillet 1940, nous subissions l'occupation des troupes ennemies, un asservissement douloureusement vécu. L'atmosphère s'est encore assombrie lorsque les Allemands sont arrivés pour réquisitionner deux chambres chez mes parents pour deux de leurs officiers supérieurs. Dès 1941 les réquisitions de chambres pour loger les officiers de la Wehrmacht allaient bon train. Les Linder, Berger, Steiner se sont confortablement installés dans la maison familiale où les allées et venues de leurs « ordonnances », leur assuraient une intendance de qualité. Nous n'avions plus aucune intimité et il nous fallait en permanence surveiller nos conversations, en somme un climat pesant. Ils n'étaient peut-être pas de mauvais bougres, nous n'avons jamais eu à nous en plaindre, mais l'occupant était le maître chez nous.

Républicain et patriote jusqu'au bout des ongles, mon père avait clamé haut et fort, à la déclaration de guerre, qu'il préférerait devoir tuer ses enfants plutôt que de voir la France aux mains des nazis. C'est précisément en cette année 41, au moment où l'armée s'installa chez l'habitant qu'une réflexion assassine aurait pu tourner au drame. En plein café-restaurant du village, alors que mon père y faisait son entrée et que le lieu était investi par des officiers ennemis, un vieil adversaire politique de mon père, un paysan du coin, à la moustache arrogante et à la démarche chaloupée, l'a interpellé dans un but malveillant : « *Alors maintenant, les Allemands sont là, tu les tues tes enfants ?* » Le silence le plus complet s'est fait dans la salle à la suite de cette altercation publique. Le collaborateur en puissance n'en était pas à son premier coup bas, mais il en fut cette fois-ci pour ses frais et son intervention maligne est restée sans suite néfaste pour mon père. Dans les années suivantes, ses prises de position, ses dénonciations l'ont amené à la libération, à en découdre avec l'épuration.

Lors de la rentrée scolaire 1942 à Belfort en classe de Seconde, dès le début je me suis entendue parfaitement avec une élève plus sympa que les autres, Lina, petite, mignonne, avec un joli minois éclaboussé de taches de rousseur.

Nous n'aimions pas les médisances, les jalousies, souvent pratiquées dans les groupements de jeunes avides de résultats et de compétitions. Elle aimait la simplicité autant que moi, essayait toujours d'aplanir les difficultés créées par l'effet de groupe, partageait avec moi les mêmes valeurs de tolérance et toutes deux marchions à notre rythme, sans trop forcer, sans esprit de compétition et nous ne ressentions aucune vexation de ne pas être dans le peloton de tête.

Nous étions inséparables, au point que, lorsque le temps se faisait mauvais, lorsque l'hiver transformait les rues et les abords des quais de gare en patinoire, les parents de Lina, dont la résidence était proche du lycée, en accord avec les miens, m'avaient installé provisoirement une petite chambre dans leur villa, chambre que j'occupais épisodiquement selon les humeurs du ciel et de la météo.

Les parents de Lina s'étaient mariés après la guerre 14-18. Sa mère était allemande, originaire de la vallée du Rhin, au Sud de Düsseldorf. Après une jeunesse bercée par les chants de la Lorelei, devenue française par naturalisation, elle avait épousé notre culture, nos usages et aimait profondément son pays d'adoption. C'était un couple sans histoire que l'actualité a subitement mis sur le devant de la scène locale.

Lorsque je restais chez Lina, par commodité personnelle, bien évidemment j'étais conviée à la table familiale et petit à petit j'avais l'impression de faire un peu partie de la famille. Des gens simples, très gentils dont j'ai gardé un excellent souvenir.

La mère de Lina était issue d'une grande famille allemande et s'est trouvée cette année-là dans une situation ambiguë du fait de la présence de son grand ami d'enfance à la Direction de l'Administration Allemande à Belfort. Elle avait toujours gardé avec cet homme d'excellentes relations et de nombreux contacts entre les deux guerres. Il fallait bien s'accommoder de la situation et ne pas trahir une amitié de toute une époque de vie. Situation difficile à gérer avec tous les risques que telle ou telle attitude pouvait générer. Mais leurs souvenirs d'enfance, de jeunesse, toute cette affection qui les liait l'un à l'autre, ne pouvaient être entachés par les déchirures de l'histoire. Leurs relations se consolidèrent au fil des mois et les visites de « l'oncle », comme Lina l'avait toujours appelé, devinrent plus fréquentes. Dans les années précédentes, il avait déjà séjourné chez eux lors de ses passages en France. Les voisins étaient donc informés des liens qui unissaient la mère de Lina à cet homme sous uniforme « vert de gris ».

C'était un homme tout rond, jovial. Il subissait le régime hitlérien et n'hésitait pas en privé à dénoncer et à condamner le nazisme. Il ne semblait pas fait pour la place qu'il occupait. Cependant, sans le savoir il a rendu de précieux services à la Résistance. Eh oui, la vie joue parfois des plaisanteries cocasses et la situation dont il fut le « héros malgré lui » est des plus croustillantes. C'était une époque trouble, où chacun épiait chacun. Les mouvements de Résistance, qui s'organisaient dans toute la région, avaient flairé la bonne affaire.

Très vite ma présence dans ce milieu « propice » fut exploitée de main de maître. Ma famille était connue pour ses prises de position, souvent très fortement exprimées. Une famille d'enseignants, à l'esprit républicain, qui avait servi d'exemple à des générations, ne pouvait, en aucun cas, pactiser avec le diable.

Je fus donc contactée par un chef de la Résistance pour tirer parti de cette relation privilégiée avec cet officier allemand, situation inespérée pour les dirigeants des **FTP (Francs Tireurs et Partisans Français)**.

J'étais jeune, inconsciente du danger, mais ravie de l'aide que je pouvais apporter. Henri, ce cheminot, qui a tant donné de son temps et de sa personne à la Résistance, a reçu sur-le-champ mon acceptation enthousiaste et spontanée, mais rien ne pouvait se faire sans la participation de mon amie. Je l'ai mise immédiatement au courant de ce contact, sans minimiser les risques à encourir, notamment celui d'être affublées par les non-initiés, de l'infamante étiquette de « collabo ». Sans aucune hésitation, elle fut partie prenante et nous sommes convenues de ne pas en informer nos familles et de respecter le plus grand secret.

La jeunesse, c'est la période où le risque fait partie de la vie. Nous avons une imagination débridée et n'étions pas peu fières, en pleine adolescence, d'avoir été désignées pour une mission, à nos yeux, de la plus haute importance. Cette complicité nous a encore plus rapprochées et les conversations des élèves de notre âge nous paraissaient bien ternes et stériles au regard de ce que nous accomplissions certains jours, à la sortie du lycée :

Une fois par-ci, une fois par-là, lorsque nous avons été ravitaillées en faux –papiers vierges de tout destinataire, imprimés dans des ateliers clandestins, après les avoir dissimulés dans nos livres, nous partions, « à l'attaque » rendre visite à l'oncle. Il avait donné l'ordre permanent de nous laisser libre accès à son bureau. Il était toujours souriant et ravi à chacune de nos visites et nous savions que chacune de nos stations à la Kommandantur se passerait de la même façon.

Le rituel était figé, invariablement il partait nous chercher une gâterie à la pâtisserie d'à-côté, sa récréation en somme. Vite, une de nous deux faisait le guet par sécurité – un intrus aurait pu surgir- l'autre appliquait, avec rapidité et de plus en plus de dextérité, cachets, tampons, griffes, de l'autorité requise sur les « Ausweis », cartes et papiers de tout genre sur lesquels l'agrément des autorités allemandes était obligatoire, enfin sur tout ce qu'il était nécessaire de posséder pour régulariser la situation, notamment celle des jeunes réfractaires au S.T.O.

Nous oscillions entre le cran et la pétoche.

Lina parlait couramment l'allemand. Sa mère avait tenu à ce qu'elle conserve la pratique de sa langue maternelle.

Nous nous trouvions dans le bureau en question, dans lequel nous « officions » à peu près deux fois par mois tout de même, et cette fois-là, le bilinguisme de mon amie a permis d'éviter l'arrestation de deux Belfortains, dont nous n'avons jamais su le rôle exact dans la clandestinité.

En notre présence, un officier était entré pour apporter un courrier à notre hôte et un court entretien s'en était suivi. Lina avait retenu de leur courte conversation qu'il devait s'agir de quelque chose de grave, car deux noms français avaient été cités. Cela a fait tilt dans nos petites têtes de lycéennes. Nous imaginions le pire et le soir, au rendez-vous indiqué pour la remise des documents, nous avons fait part à notre correspondant de nos inquiétudes et transmis le peu de renseignements recueillis. Ils étaient suffisants pour le « réceptionnaire », bien renseigné sur les deux noms avancés par l'officier allemand. Ainsi, ceux-ci ont pu être avisés à temps et s'évaporer dans la nature. C'est tout ce que nous avons pu savoir.

Je n'ai pas encore évoqué le cadeau « récompense » offert par mes parents pour ma réussite au Brevet Élémentaire. Un très beau vélo , à changement de vitesse, le haut de gamme, une solide bicyclette verte qui a joué, à peu près, le rôle de la « Bleue » devenue célèbre sous la plume de Régine Desforges.

Au moment où je l'ai reçue, j'étais loin d'imaginer qu'elle allait m'être autant indispensable dans la période qui s'ouvrait.

Nous avons fait nos preuves, nous avons tutoyé le danger, nous étions mûres pour les dirigeants du mouvement pour passer à la vitesse supérieure. Notre parcours initiatique terminé, nous avons été promues à des responsabilités plus diversifiées et fièrement nous nous laissions porter par le vent de l'Histoire.

Mais notre acceptation empiétait obligatoirement sur notre programme scolaire et notre assiduité aux cours. Impossible de tout mener de front sans en informer nos parents. Nous les avons mis devant le fait accompli.

Ceux de Lina n'ont rien changé à leurs habitudes de vie, ils ont continué à inviter leur vieil ami.

Les miens, surpris de mon engagement, mais fiers de ma prise de position, ont mis à disposition, sur demande de Sardas, Chef de Réseau FTPF, la seule chambre encore disponible pour servir de « planque » à des Résistants de passage, ce qui par la suite a donné lieu à des situations comiques, lorsque, par exemple, des officiers allemands ronflaient en chœur, dans des chambres mitoyennes, avec des « terroristes » recherchés par la Gestapo.

Par précaution et en cas de rencontre fortuite, mon père, selon les circonstances, présentait ses hôtes comme un parent, un ami, ou un client. Grâce à son improvisation il n'y a jamais eu de casse !



Voici la maison familiale de Montreux-Château, où le courage et la discrétion de mes parents ont évité le pire.

Mon jeune frère, lui aussi, était vigilant et l'aide apportée par des interventions très courageuses pour son âge a forcé l'admiration de toutes les personnes concernées.

Mon frère aîné, réfractaire au STO, a pu, de justesse, rejoindre le Sud de la France.

Il est superflu d'ajouter que nos études subissaient le contrecoup de nos activités extra-scolaires et nous n'étions pas les « chouchoutes » de nos professeurs. De plus en plus d'absences, de moins en moins d'intérêt pour les cours, nous nous attendions à être brillamment aux dernières places. D'ailleurs, plus tard, l'épreuve du bac nous a renvoyées à nos valeurs respectives.

Nous étions en juillet 1943 et bien que faisant partie du même groupe de Résistance, nos missions ont été séparées et strictement définies. Lina, alias Gaby, faisait de nombreux aller et retour sur la Meurthe et Moselle, pour y établir des contacts. De mon côté, le champ de mes activités couvrait le Territoire de Belfort, le Doubs et parfois certains secteurs du Jura. Sous le pseudonyme de Rolande, je fus désignée, un peu plus tard, toujours dans la même région, comme agent de liaison de Louis Dolly, patron et coordinateur du Réseau Régional, évadé de Chateaubriant, activement recherché. Pas une mince affaire, il fallait redoubler de prudence.

Nous avons été formées à bonne école pour cela. Il ne fallait jamais attendre un contact plus de trois minutes à un rendez-vous pour ne pas attirer l'attention de l'occupant. Depuis, j'ai horreur d'attendre et je suis toujours à l'heure. Il fallait se tenir quotidiennement au courant de la chronique nécrologique de l'endroit où l'on évoluait. En cas d'arrestation et d'interrogatoire, on allait toujours à un enterrement. J'ai eu recours à cette supercherie à plusieurs reprises.

Bien des détails se sont effacés de ma mémoire, mais je me souviens particulièrement d'un interrogatoire dont je peux dire quelques mots, même si cet épisode ne suit pas l'ordre chronologique de mon récit :

C'était au printemps 1944. Je devais, avec une infirmière du maquis, me rendre dans un petit village limitrophe Doubs/Jura pour transmettre des renseignements de la plus haute importance. Un barrage contrôle avait été installé sur notre trajet par un groupe de SS et ils refoulaient les civils qui, comme nous, avaient enfreint l'ordre de ne pas circuler sur cette route nationale, ce que nous ignorions. Après des interrogatoires à la chaîne, les gens repartaient à pied, leurs cycles et motocycles confisqués par les soldats. Notre tour arrive. L'infirmière passe en premier. Interrogée après elle, j'ai eu la chance d'avoir un nom typiquement allemand. L'officier SS me dévisage. Je m'attendais au pire au moment où, dans sa langue, il me dit : « *j'ai le même nom que vous. On est peut-être cousin ?* »

Evidemment j'attrape la balle au bond. Pendant les deux années précédentes, grâce à ma promiscuité avec l'ennemi, (parfois choquante pour tous ceux qui ignoraient mon activité clandestine) pour recueillir des renseignements, je m'étais attelée à parfaire mon allemand scolaire en prenant des cours privés chez un professeur à Belfort qui me servira, plus tard, de couverture.

Donc, très à l'aise, je lui ai répondu : « *c'est possible, mes ancêtres étaient originaires d'Autriche, du Tyrol plus précisément* »

La conversation s'est poursuivie. Il se situait lui aussi à proximité du Lac de Constance et paraissait enchanté de cette rencontre fortuite. Dans cette situation éprouvante pour les nerfs, j'ai tout de suite vu l'intérêt à tirer de cette coïncidence étrange : un face-à-face entre un SS et une très jeune fille de la Résistance.

J'ai enchaîné sur notre déplacement pour assister aux obsèques d'un proche. Il y eut un court silence, puis peut-être, un sursaut d'humanité chez cet individu, mon homonyme. Il nous a laissé poursuivre notre route, à vélo, sous le regard interrogatif et soupçonneux de ceux à qui l'armée avait « volé » leurs moyens de locomotion.

Ils nous toisèrent en nous scalpant du regard, une attitude difficile à supporter moralement, mais à laquelle nous étions habituées, car ce n'était pas la première fois que nous affrontions des situations ambiguës.

Il nous fallait passer outre, nous n'avions qu'une idée en tête, atteindre notre relais à temps et l'ironie du sort a voulu que, grâce à l'analogie de nos patronymes, cet officier SS nous permette de mener à bien notre mission, tellement importante ce jour-là pour la sauvegarde de nos réseaux justement en difficulté.

1943 – 1944 furent des années terribles. Les informations nous parvenaient mais nous les savions tronquées. Ce que nous constatons de près nous horrifiait : l'arrestation des familles juives, dans le village même. Une d'entre elles, estimée de tous, rescapée des premières rafles, n'a pu être prévenue à temps et n'est jamais revenue.

J'ai encore la nausée à la pensée de ces wagons de « marchandises », scellés, stationnant des nuits entières sur des voies de garage, en gare de Petit-Croix, juste à la frontière de l'Alsace réannexée. Cette toute petite gare, où les plus hardis d'entre nous, à leurs risques et périls, tendaient, avec difficulté, boissons et nourriture, aux quelques bras qui pouvaient se hisser à travers les barreaux de la bouche d'aération. Pour ceux qui apportaient une goutte de subsistance à ces malheureux, il fallait une tonne de patience, des heures de guet parfois, avant que les sentinelles s'éloignent de leur champ d'intervention. Nous étions quelques acharnés à avoir cette audace.

Quelle époque noire ! Quelle déchéance pour l'humanité. Cela nous confortait dans notre lutte, nous les « terroristes » que la Gestapo traquait avec de plus en plus de férocité. Arrestations, tortures, onze d'entre nous furent fusillés à l'aube, à la Citadelle de Besançon. Les années apportaient leur lot d'atrocités et la guerre prenait une dimension qui nous dépassait. Il nous fallait tenir bon, nous « les Combattants de l'ombre », comme nous fûmes baptisés par la suite et coûte que coûte continuer notre travail de « sape ».

Montreux est resté mon port d'attache jusqu'à la libération. Ma bicyclette et moi nous devenions de plus en plus inséparables. Les moyens de locomotion se raréfiaient, les voitures avaient été réquisitionnées par l'armée d'occupation. Les trains servaient de plus en plus souvent aux transports de troupes.

Parmi tous mes contacts, j'avais fait la connaissance d'un responsable **du groupe Suffren, Jules Chevillot**, en relation avec le poste S.R. Guerre « Bruno Kléber », aux ordres du Lieutenant Colonel Pourchot, attaché militaire et chef des Services Spéciaux de l'EMG en Suisse.

Je m'étais spontanément mise à leur disposition en tant qu'informatrice et passeuse de documents à la frontière Suisse.

Jusqu'à Delle, 8 km à pédaler sur des côtes à n'en plus finir, j'appréciais la qualité de mon changement de vitesse. Je me demande à présent où je puisais la force de faire tous ces trajets car je n'étais pas d'une santé à toute épreuve. Il faut croire que le corps a des réserves insoupçonnées quand l'esprit va de l'avant.

Et c'était bien le cas, car en même temps, la position de Sardas dans la région devenait critique. Depuis son évasion de Châteaubriant, il se savait traqué. En tant qu'agent de liaison, sous sa propre responsabilité, j'étais là pour le doubler à ses rendez-vous, pour m'exposer à sa place lorsque la situation devenait trop scabreuse. J'ai pu me rendre utile de nombreuses fois. Je passais souvent inaperçue car j'avais l'apparence d'une gamine, plutôt d'une très jeune fille, à laquelle on ne pouvait pas attacher beaucoup d'importance. Plusieurs membres de notre réseau furent arrêtés début 1944 et par la suite déportés et notre rôle était de remettre en activité les groupements désorganisés.

C'est à la même époque que j'ai eu le privilège de rencontrer ce jeune résistant intrépide, Pierre GEORGES, lorsqu'il restructurait les maquis de notre Réseau de Franche Comté. Mieux connu sous le nom de Colonel FABIEN, pour l'aide apportée à la 2^e DB du Général Leclerc, lors de la libération de Paris, il avait rejoint ensuite la 1^{ère} armée du Général De Lattre de Tassigny. Il perdit la vie en sautant sur une mine, au Nord de l'Alsace, l'année de ses 25 ans.

SARDAS partageait avec moi les mêmes angoisses, les mêmes doutes, les mêmes espérances et nous avançons de concert. Il fallait parfois voyager ensemble, pour nous séparer un peu plus loin, puis nous retrouver à l'abri dans une « planque » chez l'habitant ami et, une fois reposés, reprendre la route.

L'organisation du déraillement d'un train de munitions nous incombait, dans la région de Clerval si je m'en souviens bien. Nous devions « dispatcher » les responsabilités des intervenants. Notre taux d'adrénaline devait être bien au-dessus de la norme, mais seule comptait la réussite d'une telle entreprise. Que de contacts ! que de mises au point, que de conciliabules ! Si je ne mélange pas plusieurs sabotages du même type, cette opération avait défrayé la chronique, sans aucune casse dans nos rangs.

Un jour particulièrement reste, à tout jamais, mémorable :

Nous devions rejoindre, coûte que coûte, un point fixe dans la proximité de Dôle, afin de transmettre des directives pour la réception d'un probable parachutage d'armes pour alimenter le maquis.

Sardas avait pris l'affaire en main et pour ne pas attirer l'attention, je devais l'accompagner jusqu'à destination.

Mais le jour « J », il n'y avait plus de moyens de transport. Le trafic ferroviaire était immobilisé. « *Qu'à cela ne tienne, lançais-je, faisons du stop!* » A ce moment-là, j'éprouvais une énergie volcanique. Sardas savait que mon inspiration avait souvent porté ses fruits. Il s'est rangé à mon idée, contraint et forcé, mais en fait, il n'y avait pas d'autre solution. Faire du stop, certes, mais seuls passaient de temps à autre des camions militaires.

Je gardais l'espoir et essayais de me persuader que l'un d'eux s'arrêterait pour nous prendre à bord. Mais cette tentative s'avérait infructueuse depuis pas mal de temps. Nous étions désespérés lorsque, tout à coup, un camion que nous n'avions pas vu venir, s'est arrêté à quelques mètres de nous.

L'officier allemand nous a fait signe de nous approcher de la cabine. Très à l'aise, en apparence, je lui ai débité ma phrase passe-partout pour lui dire notre difficulté de rejoindre le lieu des obsèques de mon oncle. Le hasard a voulu que le camion aille justement dans cette direction.

Très gentiment l'officier nous a autorisés à monter à l'arrière et c'est là, au fur et à mesure du parcours, que la tension et l'angoisse furent à leur comble.

Sardas, aujourd'hui encore, je le revois comme si c'était hier, avec ses sourcils broussailleux qui ne souriaient jamais. Je le regardais blanchir, rougir, blêmir ; il n'émettait plus aucun son, plus une parole. Je craignais une défaillance, un mal subit.

Je paniquais compte tenu de la gravité de la situation. Sardas était activement recherché par la Gestapo. Des photos de lui étaient placardées ça et là et je venais de remarquer, l'insistance croissante avec laquelle le lieutenant nous regardait à travers le hublot de la cabine. Je voyais des gouttelettes perler sur le visage de mon patron ; il avait des sueurs froides. J'étais moi aussi paralysée par la peur.

C'est alors que le camion a ralenti, stoppé sur le bas-côté et l'officier s'est éjecté pour se précipiter à l'arrière du camion.

J'étais sans voix, la gorge serrée, au bord de l'évanouissement. Sardas, lui, n'en parlons pas...

Avec beaucoup de déférence, l'officier à la denture bronzée par la cigarette s'est adressé à moi : « *Madame, je m'excuse, je ne m'étais pas rendu compte de votre état. Veuillez monter à ma place dans la cabine, je vais rester avec mes hommes* »

En fait, je dissimulais un gros paquet de tracts et de documents dans une gaine en caoutchouc et ma grossesse paraissait très avancée ! C'est une histoire drôle aujourd'hui, insolite, qui s'est bien terminée. J'ai fait le restant du voyage, confortablement installée de surcroît, mais j'ai mis quand même beaucoup de temps à décompresser.

Sardas et moi avons dû attendre de longues années avant de nous revoir, après guerre. Cette folle histoire nous l'avons revécue, dans les moindres détails, lors de nos retrouvailles, avec en moins, la peur au ventre.



SARDAS, de son vrai nom Louis DOLLY, devenu, dès la fin de la guerre, maire de Villejuif, fut maintenu dans cette fonction pendant plus de 30 ans.

Combattant 39-40 – Croix de Guerre –

Médaille des évadés

Commandant FTPF

Après chacune de mes petites escapades, je venais rassurer mes parents et me ressourcer auprès d'eux dans la maison de mon enfance, cette demeure devenue cosmopolite, véritable ruche où cohabitaient, sans heurt, les « locataires indésirables » et « les gens du voyage ». Oui, on peut les appeler ainsi. Mon chemin « *estudiantesque* » se poursuivait cahin-caha ; inutile de s'étendre sur l'échec qui se profilait à l'horizon.

A part une frange passive et quelques têtes bien ciblées manifestant ouvertement leur appui à l'occupant, la population du village, dans sa grande majorité, espérait « avec anxiété » la fin de ce calvaire. Seuls quelques amis de toujours, dont le patriotisme et la grande discrétion nous liaient dans cette épreuve, personne d'autre dans le village ne fut au courant de l'engagement de ma famille. Après guerre, j'ai appris que quelques-uns, dans la commune, avaient également apporté leur aide à la Résistance Locale.

Fin Juin ou début Juillet 44, mes parents m'ont appris, en catastrophe, que trois jeunes venaient de recevoir des bureaux du STO, l'ordre de se tenir prêts pour partir à destination de l'Allemagne, dans une usine d'armement.

Les bombardements faisaient rage de l'autre côté du Rhin, l'armée allemande était aux abois. Pour ces jeunes, c'était partir à l'abattoir. J'ai pris le risque de me dévoiler, leur ai offert mon aide et pour les mettre en confiance, ils ont pu s'entretenir, dès le lendemain, avec Sardas lui-même. Il les a convaincus de prendre le maquis.

La délicate besogne restait mon lot. D'abord faire établir de fausses cartes d'identité à Jean et Robert et à l'autre Jean, puis de les aider à rejoindre un de nos maquis du Doubs « Libération Nord ».

Le culot et l'expérience ne sont pas tout, j'essayais de résister au virus du doute mais cela ne m'empêchait pas de paniquer car la situation devenait de plus en plus scabreuse. Se faire prendre, peut-être à la veille d'un dénouement heureux, mettre éventuellement la vie de ces jeunes en danger, (plus âgés que moi au demeurant). Fallait-il risquer de se fourrer dans la gueule du loup ?

Mais, ma détermination a rapidement repris le dessus.

Les ateliers de faussaires, les imprimeries clandestines avaient proliféré depuis nos petites incursions dans les bureaux de la Kommandantur. En un temps record, j'ai obtenu les papiers nécessaires.

Restait à résoudre le trajet Belfort-Besançon, 100 km ! C'était bien là la pierre d'achoppement. Je sentais que la réussite était au bout du chemin. Même la solution la plus audacieuse devait être entreprise.

Mais, aujourd'hui, je pense que c'était de l'inconscience à l'état pur, quand je les ai fait monter dans un train réservé aux militaires. Nous nous sommes installés dans un compartiment à côté de soldats allemands, l'air hébété, étonnés par notre présence. Sans l'ombre d'un doute, le désarroi était inscrit dans leurs regards. La bataille de Normandie avait commencé et ceci expliquait, en partie leur manque de réaction. Ils savaient, peut-être, déjà que la défaite était inévitable et montraient moins d'arrogance.

Dans ce compartiment, j'essayais de paraître décontractée, je parlais à droite et à gauche. Les jeunes avaient la voix nouée par l'émotion, la « trouille » plus exactement. Aux militaires les plus curieux, j'expliquais que la Kommandantur nous avait facilité les démarches pour nous permettre d'assister au mariage d'un cousin à Besançon. Après une série d'enterrements, il était préférable de finir plus gaiement, la victoire approchait.

J'ai revu un des « Jean », seulement en 1980, installé dans un village voisin de Montreux, à Chavannes-sur-l'Etang. La force de l'émotion avec laquelle il m'a reparlé des détails de ce « transbordement » m'est allée droit au cœur. Il revivait cette scène complètement : la joie et le soulagement à l'arrivée où nous étions attendus et pris en main, la promenade sur les bords du Doubs, bienfaitrice après ce que nous venions de vivre, (par chance le trajet ne fut pas trop long).

Les jeunes, sains et saufs, ont ensuite participé avec courage, à la libération de Besançon, puis se sont engagés dans le régiment colonial de chars 2^e DIM qui, lors de l'offensive, libéra le territoire limitrophe de la Suisse et passèrent par Réchesy, Delle et Faverois.

J'avais quitté mes parents en début Juillet, avec mes 3 gars. Bloquée à Besançon (1^{ère} libération), je n'ai fait ma réapparition qu'en Octobre. Pendant tout ce temps, j'imaginai leur angoisse, bien qu'on m'ait donné l'assurance qu'un agent de liaison était passé les rassurer. De plus, j'étais très inquiète car je mesurais le risque qu'ils avaient pris spontanément en cachant et hébergeant tant de clandestins au péril de leur vie, mais cela correspondait si bien aux valeurs qu'ils m'avaient toujours inculquées.

Mais j'ignorais en revanche qu'ils vivaient une autre situation bien paradoxale, dont ils ont beaucoup souffert. Je n'en ai eu connaissance que plus tard. Une rumeur assassine circulait et se propageait dans le village comme une traînée de poudre selon laquelle les 3 jeunes réfractaires au STO s'étaient évaporés dans la nature, puis, hélas arrêtés et fusillés.

Notre brave facteur, le père de l'un des « Jean » m'a assuré, par la suite, avoir gardé confiance au-delà de la rumeur. Mais j'imagine bien l'extrême anxiété dans laquelle sa famille et la mienne, ont dû vivre. Celle-ci prit fin le jour où il reçut une preuve indéniable de l'existence de son fils. Aussitôt il s'en est ouvert à mes parents pour calmer leur immense inquiétude.

Pour moi, libérée, les savoir de l'autre côté des lignes, devenait insupportable. Je n'en voyais pas la fin et je m'ennuyais dans ce Doubs où je ne savais plus que faire. Après le rythme accéléré et les responsabilités des derniers mois, cette accalmie me laissait désemparée et je ne tenais plus en place.

J'avais bien été chargée de deux missions dans la Région d'Epinal, déjà libérée par les Américains et la 2^e DB du Général Leclerc, mais je piaffais d'impatience.

J'avais appris que cela pouvait durer encore longtemps. Une date avait été arrêtée par l'état-major du Général De Lattre de Tassigny : si l'offensive sur le Territoire de Belfort ne pouvait se poursuivre avant le 16 Novembre, il faudrait attendre le début du printemps. Cela se disait un peu partout et moi je voulais rejoindre Montreux.

Annick, (c'était son nom de guerre) avait les mêmes aspirations que moi. Nous nous sommes présentées aux autorités militaires, à l'état-major à Besançon, pour exprimer notre désir de rentrer chez nous de l'autre côté du front et surtout en expliquant notre passé de résistantes. Les contacts furent établis assez vite pour vérification auprès des chefs de notre réseau sur le département du Doubs

Aide – Assistance – OK. L'accord fut conclu. L'armée allait nous prêter main-forte. En contrepartie, il nous fallait accepter de travailler avec les Renseignements Militaires. Nous avons été remises entre les mains du Service de la Sécurité Militaire de la 2^e Division d'Infanterie Marocaine, cantonné à Rougemont dans le Doubs. J'ai gardé longtemps de bonnes relations avec Roger François, devenu par la suite Président d'Honneur de « Rhin et Danube » à Nancy.

Notre mission fut de pénétrer en territoire occupé, établir des contacts à Belfort et région, au profit de la **DGER (Direction Générale des Etudes et Recherches)** Ce service de Sécurité Militaire nous a facilité le passage au-delà du Front par le poste-frontière proche de Maîche. Le repas qui nous a été offert à Porrentruy, après toutes ces privations –civet de lièvre, purée au beurre, tarte aux pommes – il m'est impossible de l'oublier !

Avec l'aide des Services Spéciaux Suisses, à qui nous étions tenues de remettre une petite valise de documents, nous avons rejoint, par Delle, le territoire encore occupé par l'ennemi.

Difficile de retrouver les uniformes vert-de-gris après avoir fêté la victoire avec l'armée française, puis avec les américains, ceux de la 45^e Division du Général Patton. J'ai vite compris que je devrais redoubler de vigilance pour ne pas laisser échapper des « yes » à la place des « ya ». J'étais consciente que cette tâche m'obligerait à continuer de converser en allemand.

Notre passage de la frontière de Boncourt à Delle s'est effectué séparément pour minimiser les risques. Annick d'abord, moi par une brèche un peu plus loin, chacune encadrée par un agent de renseignement Suisse. Les patrouilles allemandes avaient été renforcées depuis quelques semaines et la frontière, sous haute surveillance était devenue de plus en plus étanche. Il fallait redoubler d'ingéniosité et de précautions.

Le plus pénible durant ce transfert fut de rester recroquevillée, durant 3 à 4 km, dans un minuscule espace inconfortable, aménagé pour ce genre d'opération, dans un de ces engins pour goudronner les routes. Cela m'a paru horriblement long et lorsque le conducteur m'a délivrée de ma cachette, les brigades volantes étaient dépassées. Il ne devait plus y avoir de difficultés majeures.

Comme seuls bagages, je n'avais que mon courage dicté par ma hâte d'arriver à bon port. Il me restait 4 à 5 km à faire à pied. Il faisait froid ; les gens étaient terrés chez eux et les quelques villages traversés semblaient avoir perdu toute vie.

Nous étions en octobre et la nuit tombait. J'ai croisé quelques soldats allemands. Par bonheur, ils n'ont fait aucun cas de ma présence.

Enfin, j'atteignis la petite rue au bout de laquelle j'allais pouvoir me régaler d'une bonne soupe chaude. J'en rêvais et me réjouissais de l'immense surprise que j'allais faire à mes parents lorsque ma silhouette apparaîtrait en haut de l'escalier. Quelle joie intense et quelle soirée merveilleuse !

L'émotion retombée, le bilan de ces trois mois vécus de part et d'autre fut au menu de notre conversation. J'ai tout appris sur cette « foutue » rumeur. Je fus horrifiée et ai pu mesurer la perversité et la dangerosité de tels ragots dans une situation aussi critique. Je gardais l'espoir que le déclenchement de l'offensive soit décidé avant la date-butoir.

Suivant scrupuleusement les ordres de l'état-major et sans perte de temps, je me suis mise à la disposition de leur correspondant qui, heureuse coïncidence, m'a dirigée sur un terrain déjà connu.

Je me suis retrouvée dans la mouvance du groupe Suffren poste Bruno Kléber. J'étais revenue à la case départ.

Depuis le débarquement en Normandie et celui en Méditerranée, la situation était de plus en plus précaire et périlleuse pour les civils. La déroute de la Wehrmacht, refoulée par la progression des Troupes Alliées, engendrait les pires exactions : pillages, viols, meurtres, réquisitions de tous ordres, jusqu'aux postes de radio, ce qui privait la population du minimum d'informations.

Tous les hommes valides, enfin le peu qui restait encore, étaient contraints de décharger les péniches amarrées à l'écluse du Canal du Rhône au Rhin, ou à creuser des tranchées pour la défense du village. La ligne des combats se trouvait approximativement à 35 kms de Montreux.

Mon rôle était bien défini, je devais surveiller chaque transport de troupes, de munitions, évaluer le déploiement de leur dispositif, de l'emplacement des pièces anti-chars, de tout ce qui bougeait en somme.

Ces renseignements, après avoir pédalé 15 kms, je les remettais, en main propre, à un opérateur radio fixé à Belfort qui regroupait toutes les informations de la région et les transmettait à nos troupes. Après la pause, restait le retour !

C'est là que mon professeur d'allemand, Mademoiselle Lallemand – ça ne s'invente pas – me servirait de couverture au cas où des explications me seraient demandées concernant mes nombreuses allées et venues sur Belfort.

L'attaque tant espérée a été déclenchée le 14 Novembre. C'était limite, l'angoisse était à son paroxysme. Devant l'ampleur des combats et les bombardements qui s'intensifiaient, la population fut contrainte de se terrer dans les caves.

La bataille fut très rude. Trois mille SS s'étaient dispersés dans les villages environnants. Ils étaient venus pour prêter main forte aux troupes démoralisées. Les ponts du canal et de la rivière furent dynamités et plusieurs fermes incendiées. En gare de Petit-Croix, quatre wagons de munitions ont explosé, faisant sauter la maison la plus proche.

Que de blessés et de morts, abattus par les tirs d'obus. Le bétail qui avait pu s'échapper des exploitations en feu s'était enfui tous azimuts.

Mon père fut le plus courageux des occupants de l'abri, le seul à risquer sa vie, entre deux tirs d'artillerie, afin de traire quelques bestiaux, pour apporter un peu de lait « aux bébés de la cave ».

Le 21 Novembre, alors que le petit jour noyait à peine les dernières étoiles, le Commandant SS ordonna l'évacuation de toute la population civile. Les SS étaient encadrés par une autre espèce de militaires que l'on appelait « les faisans dorés ». Ils semaient la terreur et, paraît-il, recevaient leurs ordres directement de leur « Führer ».

L'ordre d'évacuation ne donnait qu'une heure pour dégager et précisait que toute personne encore présente dans le village serait abattue, passé ce délai.

Chacun quitta sa demeure avec trois fois rien.

Dans sa grande panique, mon père désespéré de quitter ce qui représentait le travail de toute une vie, perdit quelque peu les « pédales », quitta ses vêtements, passa sa tenue de chasseur, enleva sa belle montre pour la remplacer par une toute vieille qu'il tira d'un tiroir de son bureau, un instant de folie ! Maman avait gardé un calme apparent et rassemblait un nécessaire bien hypothétique. Un véritable convoi se mit en route, voitures d'enfants, charrettes, brouettes, en file indienne, sans destination précise, avec la crainte d'être pris en otage, les Allemands ayant fait courir le bruit qu'ils avaient l'intention de nous faire reculer au rythme de leur débâcle.

Actuellement on pourrait parler de boucliers humains ! Le pire a été évité. La population a été autorisée à stationner dans plusieurs villages avoisinants, répartie dans différentes caves. Nous étions une centaine dans les spacieuses caves de l'école de Fontaine. Inutile de s'étendre sur les désagréments de la promiscuité, des plaintes, du bruit, de l'odeur, des restrictions. Nous étions à l'abri, mais pour combien de temps ? Maman s'est obligée à vivre dans de telles conditions pour rassurer ses élèves, par sa présence.

Moi je n'ai pu me résoudre à me terrer ainsi et j'allais dormir à l'étage, accompagnée de mon père dans l'appartement de l'instituteur, Monsieur Terliska, plus tard maire de la commune

Cela a duré une semaine sous un tir nourri d'obus, des canonnades ininterrompues durant la journée. J'étais coupée de mes contacts, il me semblait être devenue inutile mais j'avais gardé le virus de l'information. Je faisais appel à tous mes dons d'observation. Je prêtais une oreille attentive à tout ce qui se disait, à tout ce qui bougeait. A tout prix, il me fallait savoir ce qui se passait sur le terrain. Je sortais malgré les tirs, le plus prudemment bien sûr. J'essayais de déceler ce qui se tramait dans les rangs de l'armée en déroute. Je croisais des soldats épuisés, je leur parlais, j'écoutais, j'arrivais à capter certaines conversations, quelques bribes et j'eus tout à coup l'intime conviction que les hommes harassés attendaient l'arrivée de troupes fraîches pour le lendemain.

Nous étions au soir du 27 Novembre. J'étais en éveil plus que jamais. La nuit se faisant noire, en général, les tirs s'arrêtaient et ce moment d'accalmie permettait aux plus audacieux de s'oxygéner un peu. Mais ils n'étaient pas légion. Le village n'était pas très étendu. J'en ai eu vite fait le tour.

Les Allemands avaient plié bagage. Il n'y avait plus un soldat à l'horizon. J'étais consciente qu'il n'y avait plus une minute à perdre, mais seule dans la nuit, dans ce paysage glacé, j'ai pris peur, un moment de faiblesse qu'il fallait vite surmonter.

J'avais fait la connaissance d'une jeune fille de Paris bloquée dans ce village et qui me semblait plus débrouillarde que le gros de la troupe des réfugiés puisqu'elle avait élu domicile dans une salle de classe au lieu de se terrer dans les caves.

Je lui ai expliqué l'opportunité qui se présentait à nous, lui ai révélé mon appartenance, elle m'a crue sur parole. Les dernières réticences balayées, elle n'a pas hésité à m'épauler. Je la remercie de m'avoir fait confiance, car encore à l'heure actuelle, je ne sais si seule j'aurais sauté le pas car l'obstacle était de taille. Il nous fallait à tout prix passer de l'autre côté de cette petite rivière, dont les berges étaient gelées et qui nous séparait des positions françaises les plus proches. Nous avons emprunté un endroit apparemment accessible. Des éboulis, provoqués par des tirs d'artillerie, avaient rapproché les deux rives. Par endroits, nous avons dû casser la glace qui recouvrait les flaques emprisonnées par des amas disparates et avancer dans cette eau qui nous paralysait jusqu'à mi-cuisse. C'est alors que j'ai poussé un cri d'horreur en touchant la main d'un soldat mort, tombé sous la mitraille. Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un des nôtres, mais ce que j'ai pu constater, lorsque le jour s'est levé, c'est le nombre d'Africains tués au combat pour la France.

Le village où je souhaitais parvenir était tout proche, on le disait libéré depuis trois jours. Nous avons eu la chance de ne pas être abattues, dans le noir, par des patrouilles françaises qui observaient les lignes à peu de distance de la rivière St Nicolas.

Nous nous sommes constituées prisonnières et fûmes immédiatement dirigées vers le Poste de Commandement le plus avancé. J'ai, sans perdre une minute, mis le Commandant Petit - je me souviens encore de son nom - au courant de la situation, d'abord de l'évacuation des Allemands, ensuite et surtout de mes antécédents, de mon parcours et de mes responsabilités, le tout en raccourci car le temps pressait et je craignais la réinstallation de troupes fraîches sur Fontaine plus vite que prévu, alors ce serait le carnage.

Le Commandant Petit en a compris l'urgence et l'opportunité. Mon identité, auprès des Renseignements Militaires, reconnue en un temps record, l'ordre d'avancer fut immédiat. La route était libre, le village était encore désert à l'arrivée de nos vaillants libérateurs, les civils encore entassés dans les caves. Le jour se levait à peine.

Nous sommes entrées, ma compagne et moi dans Fontaine, dans la jeep du Commandant Petit. Durant notre trajet, mon attention fut attirée par une forme qui semblait vouloir se dissimuler dans le fossé. Peut-être un soldat blessé ? Le commandant a stoppé pour vérification et ce que nous avons découvert est odieux et innommable. Un civil, un habitant des environs que le 8^e Régiment de Tirailleurs Marocains venait libérer, était en train de sectionner le doigt d'un soldat tombé au combat, afin de récupérer sa chevalière en or. Il a été embarqué sur-le-champ et j'ai su par la suite qu'il avait été sévèrement condamné. Difficile d'exprimer la répugnance que je ressentis au plus profond de moi. Je crois que c'est le plus pénible souvenir de ma deuxième libération.

Les soldats libérateurs et le matériel nous avaient précédés et la nouvelle de leur arrivée avait fait traînée de poudre. J'avais pris de suite la précaution d'informer le Commandant Petit de ma position délicate vis-à-vis de mes concitoyens. Il s'est chargé de rétablir la situation avec le maire de Fontaine, de Montreux. Tous trois réunis sur le perron de la mairie, ils ont pris les choses en main, et devant des gens ébahis, ils ont rectifié le tir par un communiqué parlant de mes activités de « résistante », durant ces dernières années de guerre. Cette rapide mise au point fut la bienvenue. J'ai été gratifiée de visites affectueuses et nombreuses, de mots d'estime et d'amitié.

Je pouvais respirer à fond et mes parents aussi.

Nous avons réintégré nos pénates. Nous avons retrouvé un village détruit, incendié, pillé. Dans notre rue, seules quelques maisons étaient encore debout, dont la nôtre, mais tellement endommagée.

Trop sinistrés, les locaux du commerce de mon père ne lui permirent plus de reprendre ses activités, après la guerre.

L'image de la désolation était partout. Les animaux morts, ceux qui s'étaient éparpillés dans les prés et dans les champs au moment des incendies côtoyaient les cadavres des soldats des deux camps. Chaque jour nous apportait notre lot de nouvelles douloureuses et la tristesse était dans tous les regards. La victoire pourtant était là, on l'avait assez attendue et même dans les maisons « écorchées », la fête a su prendre le dessus un peu partout dans la région.

Après les manifestations de joie auxquelles je me suis mêlée et qui me réservaient parfois de chaleureuses félicitations, j'ai laissé à d'autres le soin des règlements de comptes car l'atmosphère trouble de cette sortie de guerre m'incommodait. Trop nombreux étaient ceux qui s'employaient à javelliser leur conscience. Si l'on tendait l'oreille, on percevait de tous côtés le bruit des vestes que l'on retourne précipitamment. Les « Collabos » déguisés en résistants, ça poussait comme des champignons.

J'ai, de loin, préféré me tenir à l'écart de tous ces sacs d'embrouilles et je suis revenue à la vie dite « civile ». Il me restait du pain sur la planche. Je venais d'avoir 18 ans. Mes études morcelées n'étaient pas le haut fait de mes dernières années. Avec brio, j'avais loupé mon baccalauréat.

Si je m'étais laissée pousser par le vent de l'histoire, j'étais bien décidée à présent à reprendre mes cours et mettre les bouchées doubles. Ce fut fait par correspondance et j'ai obtenu mon diplôme à des sessions spéciales accordées aux F.F.I, assimilés militaires.

Et après

Ma vie, tant personnelle que professionnelle, m'a tenue éloignée de la Métropole durant plusieurs décennies. Par négligence, c'est bien tardivement, après avoir renoué des relations avec des anciens Résistants de cette période 1942-45, que j'ai fait reconnaître mes droits et obtenu : La carte du Combattant et celle de Combattant Volontaire de la Résistance.

Un peu plus tard, alors que j'étais domiciliée à Nice, c'est au Congrès départemental des Anciens Combattants de la Résistance, se tenant à Roquebrune-Cap-Martin en avril 1986, que m'ont été remises les médailles : Croix du Combattant et Croix de la Résistance.



Et si pour certains, la vie est un long fleuve tranquille, celui sur lequel j'ai navigué ne fut pas de tout repos. Il m'a fait glisser de la ligne bleue des Vosges à Alger, au soleil d'Afrique, puis m'a entraînée dans la verte Suisse, pour me donner ensuite l'envie d'aller jouer dans les vagues océanes, sur les plages de Casablanca, au pays d'Allah, pour m'en arracher sans précaution et me parachuter, juste le temps de retrouver mon souffle dans l'ambiance accueillante de « la Petite France » à Strasbourg, au bord de l'Ill, me reprendre inlassablement pour me déposer à Nice, sur les rivages de la Grande Bleue et dans un dernier sursaut, m'ancrer avec bonheur, aux paisibles berges de la Seine, ici à Andrésy, cette charmante petite ville qui m'a accueillie et honorée, parmi d'autres, le 8 Mai 2010, par la remise d'un diplôme d'Etat, en reconnaissance de notre action pour la France.

Je remercie les personnes qui ont permis cette distinction.

Bernard CHABARDES Président Section UNC

Hugues RIBAUT Maire d'Andresy

Robert BROUSSARD Délégué au Devoir de Mémoire.



QUELQUES ECRITS

à méditer

Cri d'alarme lancé dès 1937, à l'indifférence
de chacun, par le pasteur allemand
Niemöeller face à la barbarie nazie

*« Quand les nazis s'en sont pris aux Communistes,
Je me suis tu, car je n'étais pas Communiste.
Quand ils ont emprisonné les Sociaux démocrates,
Je n'ai rien dit, car je n'étais pas Social démocrate.
Quand ce fut le tour des Catholiques,
Je n'ai pas protesté, car je n'étais pas Catholique.
Quand ils ont emmené les Juifs,
Je n'ai pas bougé, car je n'étais pas Juif.
Quand ils sont venus chez moi,
Il n'y avait plus personne pour protester ! »*

Propos recueillis par le journaliste

William Shirer

Citation de Pierre Brossolette
Grand Résistant et Journaliste
Conseiller du Général de Gaulle (1942)
Arrêté par la Gestapo, il se tua en tentant
d'échapper à ses tortionnaires. Il avait 41 ans.

« Le Socialiste d'hier ne demande pas au Camarade qui tombe s'il était Croix de Feu.

Dans l'argile fraternelle du terroir, d'Estienne d'Orves et Gabriel Péri ne se demandent pas si l'un hier était royaliste et l'autre communiste – Compagnons de la même libération, le prêtre Savey ne demande pas au lieutenant Dreyfus quel Dieu ont invoqué ses pères. Des houles de l'Arctique à celles du désert, des ossuaires de France, aux cimetières des Sables, la seule Foi qu'ils confessent, c'est la foi dans la France écartelée, mais unanime »

Extraits du Poème de Louis Aragon « La Rose et le Réséda »

« Fou qui songe à ses querelles

Au cœur du commun combat

Celui qui croyait au Ciel

Celui qui n'y croyait pas

Du haut de la citadelle

La sentinelle tira

Par deux fois et l'un chancelle

L'autre tombe qui mourra

Celui qui croyait au Ciel

Celui qui n'y croyait pas »

« Un rebelle est un rebelle

Nos sanglots font un seul glas »

"La Marseillaise"
de l'Ariane



chantée par J. B. Matauséna . F. T. P. F.
sous les balles des nazis qui le fusillèrent
avec 20 Résistants des A. M. le 15 août 1944

Poème de l'Abbé ISNARD

*Onze garçons couchés,
La face contre terre,
Comme des taches claires
Sur le vert du grand pré.*

*Onze garçons fauchés
Par la haine infernale,
Par la fureur bestiale
En ce matin d'été.*

*Onze garçons vidés
De leur ardente vie,
Cette vie qui sourit
Dans les jeunes années.*

*Onze corps torturés,
Bras en croix sur la terre,
Onze vies décimées :
On se tait. C'est la guerre.*

Ils étaient onze, et l'homme avait trahi

**SAINTE-JULIEN DU VERDON,
11 JUIN 1944**

N.B. L'Abbé Isnard, Curé de St-Julien-du-Verdon, prit, malgré l'interdiction des Allemands, la responsabilité de faire transporter les corps des neuf morts au nouveau cimetière et d'assister jusqu'à leur fin, les deux agonisants

FRESNES
COMPIEGNE
AUSCHWITZ
BUCHENWALD

La vie plus forte

Tout au fond de ma soif

Une source chantait

Tout au fond de ma faim

Un pain blanc se dorait

Tout au fond de ma nuit

Une aurore tremblait

André Verdet

Auschwitz – Mai 1944 -

Matricule 186524



Texte : R. FEUERSTEIN

Pilote du projet : Bernard Chabardès

Réalisation graphique : Henri Jeannequin